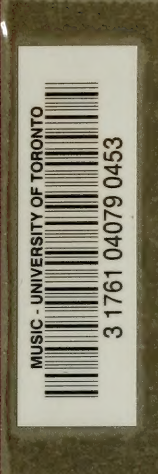
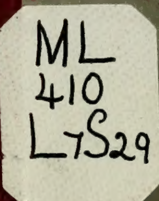


Sallès, Antoine
Liszt à Lyon



ANTOINE SALLÈS
Conseiller municipal de Lyon

Le Centenaire de Liszt

Liszt à Lyon

(1826, 1836, 1837, 1844, 1845)

Avec un portrait et une gravure hors texte



PARIS
E. FROMONT, ÉDITEUR,
Rue d'Anjou, 40 (Boulevard Malesherbes)

1911



LISZT A LYON EN 1844

(D'APRES UNE TAPISSERIE EN SOIE TISSEE DE CARQUILLAT)

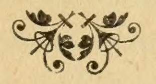
Antoine SALLÈS
Conseiller municipal de Lyon

Le Centenaire de Liszt

Liszt à Lyon

(1826, 1836, 1837, 1844, 1845)

Avec un portrait et une gravure hors texte



PARIS
E. Fromont, Éditeur,
Rue d'Anjou, 40 (Boulevard Malesherbes)

1911

Liszt a Lyon

(1826, 1836, 1837, 1844, 1845)

Il y a eu cent ans, le 22 octobre 1911, qu'est né dans un petit village de Hongrie, à Raiding, où son père, Adam Liszt, exerçait les fonctions d'intendant des domaines du prince Esterhazy, un enfant, dont la précoce et éclatante renommée ne peut être comparée qu'à celle de Mozart, et qui, comme lui, a vu sa jeune gloire, triomphalement promenée à travers les capitales de l'Europe, y soulever partout la même curiosité et les mêmes acclamations.

Depuis que la mort a immobilisé et raidi pour jamais ses doigts magiques, qui accomplissaient sur le clavier les plus étourdissants prodiges, c'est le compositeur surtout que nous avons appris à apprécier chez Franz Liszt, le novateur hardi et génial qui, en suivant les traces de Weber et en le dépassant peut-être, a frayé la voie à Wagner et imprimé à la symphonie orchestrale une forme et une force d'expression, une vigueur et un relief de coloris qu'elle n'avait point encore revêtus avant lui. De son vivant, au contraire, on n'a jamais voulu considérer en lui que le vir-

tuose, et jusqu'au bout, on s'est obstiné à lui refuser les dons qui précisément constituent, à nos yeux, ses principaux titres à l'immortalité. Initié à la technique du piano par un père qui, comme celui de Mozart encore, était lui-même un artiste de talent peu ordinaire, à neuf ans, il se produisait, pour la première fois, en public, dans un concert à Œdenburg, et il y obtenait un succès qui, quelques jours plus tard, se confirmait à Presbourg, et que trois ans après, en 1823, consacrait à Vienne, dans une séance à l'Augarten, le témoignage flatteur et spontané de l'admiration de Beethoven. Paris, où il arriva à la fin de cette même année 1823, après avoir traversé, comme un brillant météore, Munich, Stuttgart et Strasbourg, Londres, où il se rendit au printemps de 1824, et où il retourna en 1825, ne l'accueillirent pas avec un moindre empressement et un moindre enthousiasme. Et pendant vingt-deux ans encore jusqu'en 1847, c'est-à-dire jusqu'au jour où la princesse de Sayn-Wittgenstein parvint à enchaîner son cœur et à fixer provisoirement ses pas, il continua cette existence vagabonde, dont chaque étape était marquée pour lui par une nouvelle moisson de lauriers.

Au cours de ces tournées, où il apparaissait, aux yeux éblouis des populations, pareil à un astre aussitôt évanoui dans un sillage de lumière, il ne se bornait pas à de courtes et rapides stations dans les centres les plus importants. Toutes les villes se disputaient l'honneur de l'entendre, et, en France notamment, Bordeaux, Marseille, Montpellier, Nîmes, l'arrêtèrent plusieurs fois au passage. Lyon, qui au dix-huitième siècle, avait reçu la visite de Mozart, et dont au dix-neuvième, tous les artistes célèbres ont été les hôtes successifs, Paganini et la Malibran exceptés, ne pouvait manquer non plus de figurer sur ses

itinéraires. Il y vint en effet à cinq reprises différentes : en mai 1826, en mai 1836, en août 1837, en juin 1844, et en mai 1845.

❦ ❦ ❦

I. — 1826

Franz Liszt était bien jeune encore, puisqu'il n'avait que quatorze ans, lors du premier séjour qu'il fit dans notre ville; mais déjà, ainsi que je l'ai dit, il était illustre, et le bruit de sa renommée, qui s'était répandu jusque dans les plus lointaines provinces, rendait à son égard la curiosité impatiente.

Les retentissantes auditions que, depuis plus de deux ans, il donnait à Paris, avaient attiré sur lui l'attention de toute la France. On savait, et les journaux lyonnais prenaient soin de le rappeler, qu'il avait fait représenter à l'Académie royale de musique, le 17 octobre précédent, un opéra, le seul qu'il ait jamais composé, *Don Sanche*, qui, « bien que le succès n'en ait pas répondu à l'attente générale », attestait du moins la haute estime, où dans les milieux les plus officiels et généralement les plus inaccessibles, on tenait sa personne et sa compétence artistique. Il arrivait de Marseille, où « six concerts n'avaient pu suffire à satisfaire les amateurs avides de l'entendre ». Sa présence à Lyon, signalée par les feuilles publiques, dès les premiers jours de mai (*Journal du Commerce* du 14 mai), lui avait valu quelques invitations à des soirées particulières, dont les échos s'étaient répandus au

dehors, et où ses exécutions de morceaux de Mozart ou de sonates de sa composition avaient émerveillé ses auditeurs. (*Indépendant* du 12 mai.)

Aussi, n'eut-il pas de peine à obtenir tout d'abord, pour l'organisation des concerts projetés, les plus précieux concours. Des artistes, justement réputés dans notre ville, tels que le pianiste Mocker, que MM. Baumann et Donjon, l'un premier violon, l'autre flûtiste à l'orchestre du Grand-Théâtre, que Mlle Folleville, une des jeunes pensionnaires les plus appréciées de notre première scène, qui, quelques semaines plus tôt, y avait créé avec éclat la *Dame blanche*, des amateurs, « qu'on était heureux de retrouver dans tous les concerts » (*Journal du Commerce* du 12 juin), mais qui, malheureusement, ne nous sont connus que par leurs initiales, MM. D., F., G., M., V., s'étaient mis obligeamment à sa disposition, pour l'encadrer et le seconder; et le public, fasciné par le prestige de son nom déjà fameux, sollicité par l'attrait d'un talent que tant de voix s'accordaient à proclamer incomparable, se précipita avec un insolite empressement aux guichets de bureau de location. Le prix des places était, du reste, abordable aux bourses les plus modestes: il était uniformément fixé à trois francs.

Le « jeune Liszt », comme l'appelaient les journaux d'alors, ne devait primitivement donner que deux concerts. Sur les pressantes instances qui lui furent adressées, notamment par « M. le Préfet, M. le Maire et M. le Lieutenant général » (*Indépendant* du 9 juin), il consentit à en ajouter un troisième à ceux qui avaient été primitivement annoncés. Tous trois eurent lieu dans l'ancienne salle de la Bourse, au Palais Saint-Pierre, aux dates respectives des mardi 23 mai, mercredi 31 mai et mardi

13 juin, à huit heures du soir, avec le concours de l'orchestre du Grand-Théâtre.

Je n'ai pas réussi à en reconstituer les programmes complets. Sur un point particulier, qu'il eût été intéressant de noter, je veux dire sur les titres des compositions exécutées par Liszt au cours de ces différentes séances, les journaux du temps sont muets, et se bornent à réserver quelques détails aux improvisations par lesquelles il terminait chacune d'elles, et qui semblent, au surplus, en avoir constitué, pour la critique, aussi bien que pour l'assistance, la partie capitale. Les documents précis à cet égard se bornent aux indications suivantes, les seules que j'aie pu relever au hasard des comptes rendus.

Dans le programme du premier concert, celui du 23 mai, qui débutait par l'ouverture de la *Dame blanche*, figuraient, en outre de l'improvisation finale sur la romance de *Joseph* et sur le refrain populaire des petits savoyards et de quatre morceaux de piano, joués par Liszt, un concerto de piano et violon par Baumann, et trois duos, empruntés à *Fernand Cortez*, au *Concert à la Cour* et à la *Dame blanche*, chantés par Mlle Folleville, avec trois des amateurs que j'ai mentionnés tout à l'heure.

Le programme du 31 mai, indépendamment de la part de Liszt, représentée par une étude de piano, et par une sorte de pot-pourri en variations où s'enchaînaient les motifs du chœur des montagnards de la *Dame blanche*, de l'air des *Noces de Figaro :* « Mon ami, suis le dieu qui t'appelle », et divers autres morceaux connus, comprenait : une ouverture de la composition du jeune virtuose, probablement celle de son *Don Sanche*, déjà exécutée le

20 juin 1825, dans un de ses concerts à Manchester (1); des variations sur la flûte par Donjon; et un air des *Folies amoureuses* par Mlle Folleville.

Enfin, celui du 13 juin se composait de l'ouverture de *Robin des Bois;* d'une fantaisie pour flûte de Tulou, par Donjon; d'un rondo pour piano de Mocker, par Liszt; d'un duo de *Roméo et Juliette* de Steibelt, par Mlle Folleville et M. G.; d'un concerto de violon par Baumann; de l'air de la *Dame blanche* : « Viens, gentille dame », par Mlle Folleville, et se clôturait par une improvisation, dont le motif initial, fourni à Liszt par la romance même que venait de chanter Mlle Folleville, s'amalgamait ensuite à celui du chœur des montagnards écossais de la *Dame blanche*, puis à l'air bien connu : « Ah! vous dirais-je, maman? » pour se fondre dans une conclusion en forme de valse, de la propre composition de l'artiste.

Dès l'annonce de ces concerts, je l'ai dit, les Lyonnais avaient témoigné d'un très vif empressement à s'y rendre et la presse n'avait pas eu à multiplier auprès d'eux ses appels, pour qu'ils y répondissent. Pour une fois, ils avaient fait litière de leur instinctive et traditionnelle méfiance, et le premier soir déjà, ainsi que l'*Indépendant* le constatait, trois jours plus tard (26 mai), dans son compte rendu, plus d'une heure avant l'ouverture de la séance, malgré la chaleur, malgré que deux fêtes du même genre, qui avaient eu lieu très peu de jours auparavant et qui avaient eu un très grand succès, eussent pu épuiser leur curiosité et leur bourse, « la salle de la Bourse était entièrement remplie ». Ils ne furent du moins pas trompés dans leur attente, et tous les journaux locaux sans excep-

(1) V. *Liszt* (collection des Maîtres de la musique) par Jean Chantavoine, Paris, Alcan, p. 17.

tion, l'*Eclaireur du Rhône*, la *Gazette universelle de Lyon*, l'*Indépendant*, le *Journal du Commerce*, furent unanimes à déclarer, le lendemain, que « Liszt était véritablement un enfant prodige » (*Eclaireur* du 25 mai), qu'il « avait produit une impression difficile à décrire » (*Journal du Commerce* du 26 mai), et « excité un enthousiasme universel » (*Indépendant* du 26 mai).

On ne tarissait pas d'éloges sur le compte de ce jeune virtuose « dont le talent extraordinaire rappelait l'immortel Mozart » (*Journal du Commerce* du 28 mai), et qui, « à l'âge où l'éducation musicale n'est encore qu'ébauchée, possédait déjà l'art des maîtres consommés » (*Eclaireur du Rhône* du 25 mai). Une circonstance inattendue et tout à fait étrangère, d'ailleurs, à la considération du mérite personnel de Liszt, contribua à rendre plus intense et plus profond l'effet de ce premier contact du jeune artiste avec le public lyonnais.

En même temps que lui, ou à peu près, était arrivé de Marseille à Lyon, un enfant de onze ans, un orphelin du nom de Thémistocle Vizviz, qui se rendait à Londres pour y faire ses études, et qui, lui aussi, portait autour du front le nimbe d'une glorieuse légende. On racontait que son père, un des héros de la guerre de l'indépendance grecque, avait été tué, au mois de juillet 1822, au siège de l'île d'Eubée, auquel il avait pris part sur un vaisseau de quatorze canons, armé à ses frais; que sa mère, devenue veuve, avait pris, à son tour, le commandement du navire, et pendant onze mois continué à se battre, et que lui-même enfin, au cours de cette tragique équipée, avait reçu deux blessures. L'opinion française était alors très vivement intéressée par les événements qui se déroulaient en Orient. Un immense courant de sympathie avait soulevé

la France tout entière en faveur des Grecs, et à Lyon en particulier, tout récemment, le 5 de ce même mois 1826, un grand concert donné à leur profit dans la salle de la Bourse et honoré de la présence de Chateaubriand (1) avait produit un bénéfice de plus de quatre mille francs et provoqué les plus ardentes et les plus significatives démonstrations. M. André Bontoux, dont la femme était présidente du comité de quêteuses constitué à cette occasion, eut l'idée de conduire le jeune Vizviz à la première soirée de Liszt, et de mettre ainsi en présence ces deux enfants, dont l'un, disait l'*Indépendant* (26 mai) « est un favori des arts, un de ces êtres privilégiés qui, devançant les années, couronnent leur jeune front des palmes du génie, dont l'autre, fils d'un des martyrs de la liberté et de la Grèce, a déjà partagé les dangers de son noble père ». Quand les portes de la salle s'ouvrirent, livrant passage à l'héroïque orphelin, vêtu de son costume national, une émotion irrésistible s'empara de l'assistance, et des applaudissements sans fin éclatèrent. Mais les sentiments d'admiration de l'auditoire n'en diminuèrent pas pour Listz; peut-être même ne firent-ils que s'accroître et s'exaspérer de toute la force et de toute la spontanéité du frisson qui venait de secouer la salle.

Le retour de pareils incidents ne se produisit pas aux deux séances suivantes; mais il n'en était pas besoin pour stimuler l'élan du public, qui se maintint, jusqu'au bout, sans faiblir. Dans son compte rendu du concert du 31 mai, le *Journal du Commerce* (2 juin) déclarait que « jamais la vaste salle de la Bourse n'avait reçu une société aussi nombreuse », et, en parlant le 16 juin du dernier, il cons-

---

(1) Latreille. *Chateaubriand; le Romantisme à Lyon*, Paris, Fontemoing, p. 82 et suiv.

tatait « qu'il n'avait pas attiré une assemblée moins nombreuse et moins brillante que les deux premiers ».

Dans les assistances d'élite qui se pressaient ainsi au pied de l'estrade du prestigieux pianiste, c'était toujours, et dès le début, l'élément féminin qui dominait. Les journaux, avant même sa première apparition, avaient décrit « les manières pleines de grâce de cet aimable enfant » (*Indépendant* du 12 mai), sa physionomie douce et charmante, dont la mobile expression variait suivant le caractère des morceaux qu'il exécutait, qui était « riante et gracieuse, s'il faisait entendre un motif gai et léger, qui s'animait rapidement, et sur les traits de laquelle se faisait lire l'empreinte du génie dans les morceaux sérieux et graves » (*Journal du Commerce* du 26 mai). Les femmes sur lesquelles, du reste, Liszt a, toute sa vie, exercé un extraordinaire ascendant, ne devaient pas demeurer insensibles à des attraits de cette nature. Le premier soir déjà, l'*Indépendant* (26 mai), sous la signature abréviative de Alp., qui désignait, je crois, de façon assez transparente, M. Alphonse Dupasquier, signalait la présence « de plus de trois cents dames assises, dont l'œil ne pouvait se lasser de contempler le spectacle charmant ». La même affluence féminine se retrouvait au deuxième concert, où, disait le *Journal du Commerce* (2 juin), « des femmes élégantes, de jeunes demoiselles, parées de tous les dons de la nature et de la jeunesse, charmaient les yeux des auditeurs masculins debout dans les couloirs », et l'*Eclaireur du Rhône* (8 juin) n'oubliait pas de son côté, de relever, à propos du dernier concert, que « les dames y étaient en grande majorité, et qu'on y remarquait les toilettes les plus fraîches et les plus élégantes ». Du premier coup, ce qui est rare parmi nous, Liszt conquit donc les suffrages de la popu-

lation lyonnaise tout entière, et, loin de se calmer, l'engouement très vif qu'il avait provoqué ne fit, semble-t-il, qu'aller en croissant. Car dans l'unanime concert des éloges qui lui furent décernés, je n'ai trouvé qu'une seule note discordante, assez tardive, d'ailleurs, à l'occasion de la soirée d'adieux de Liszt, que l'*Eclaireur du Rhône* (15 juin) prétendait n'avoir pas « généralement fait autant de plaisir que les précédentes, non point que le jeune artiste ait joué moins bien, mais parce que les morceaux dont il avait fait choix, musique savante et difficultueuse, n'étaient pas de nature à plaire au plus grand nombre de ses auditeurs ».

J'avais cru un instant, sur la foi d'un renseignement erroné de Schumann, qu'à ce séjour à Lyon de Liszt encore enfant se rattachaient encore certains détails intéressants pour la reconstitution de l'histoire de ses œuvres. Dans un article paru en 1839 et réédité depuis (1), le grand compositeur allemand avançait, en effet, que c'était dans notre ville, chez un éditeur dont il n'avait pu parvenir à retrouver le nom, que Liszt avait publié, pour la première fois, les douze études pour piano qu'il devait remanier plus tard. L'impeccable érudition de Mme Michel Brenet a rétabli la vérité sur ce point, dans un article du *Courrier musical* du 15 février 1906, et nous savons aujourd'hui, grâce à ses savantes et minutieuses recherches, que c'est à Marseille, chez Boisselot et non pas à Lyon, qu'a paru ce recueil aujourd'hui introuvable (2). Peut-être néanmoins des brèves journées qu'il avait passées ici, le jeune artiste, qui y avait été si chaleu-

---

(1) Robert Schumann : *Écrits sur la musique et les musiciens*, traduits par Henri de Curzon, Paris, Fischbacher 1898, p. 103.

(2) Voir aussi *Liszt*, par Jean Chantavoine, p. 18.

reusement accueilli, avait-il gardé un souvenir reconnaissant, et peut-être est-ce ce sentiment, vivace encore, au bout de plusieurs années, qui lui inspira la pensée d'inscrire le nom de notre ville en tête d'une de ses compositions.

En avril 1834, on le sait, avait éclaté à Lyon une émeute ouvrière d'une extrême violence. Liszt, qui avait eu l'occasion d'entrer en relations avec Lamennais, et qu'avaient séduit les idées ardemment socialistes du grand écrivain, composa alors un morceau qu'il lui dédia et auquel il donna pour épigraphe la devise fameuse des insurgés lyonnais : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » Cette œuvre, qui figure aujourd'hui en tête du recueil des *Années de pèlerinage*, parut, pour la première fois à Vienne, en 1842, chez l'éditeur Haslinger, sous le numéro 1 de l'*Album d'un voyageur*, et sous le titre de « Lyon, allegro eroïco ».



II. — 1836

Quand Liszt reparut de nouveau dans nos murs, dix ans s'étaient écoulés et bien des événements s'étaient accomplis dans sa vie. La mort de son père, survenue au mois d'août 1827, l'avait privé d'un guide précieux, dont les conseils et l'appui allaient lui manquer désormais, pour l'aider à résister aux entraînements de sa nature impétueuse. Aventures de cœur, accès maladifs de mysticisme, presque de désespoir, crises de labeur acharné, où il s'exténuait à vouloir dévorer pêle-mêle tous les chefs-d'œuvre de la littérature et de la musique, depuis Homère jusqu'à Byron

et Lamartine, depuis Bach et Mozart jusqu'à Beethoven et Weber, il avait connu toutes les phases et toutes les formes d'une exaltation où s'épanchait, en flots désordonnés, l'ardente sève qui bouillonnait en lui. Il s'était installé à Paris, pour y compléter son éducation musicale, et son séjour dans cette ville qui, méritait alors, plus encore peut-être qu'aujourd'hui, le titre de capitale intellectuelle et artistique du monde, avait aussi merveilleusement profité à sa formation générale qu'au simple perfectionnement de sa technique. Avide et curieux de nouveautés, il avait discerné et goûté, du premier coup, la saveur originale et pittoresque du génie de Berlioz. Chopin et Paganini, qu'en 1831, avait attirés, comme lui, le lumineux mirage du foyer parisien, avaient produit sur lui l'effet instantané, foudroyant en quelque sorte, d'une révélation. Ce n'était donc plus l'enfant sublime de 1826, qui revenait solliciter les suffrages des Lyonnais, c'était un artiste en plein essor, en pleine conscience de lui-même, et en pleine possession de ses moyens. Il ne semble pas cependant qu'il ait cette fois rencontré auprès d'eux un accueil aussi chaleureux que la première.

Il est vrai que, depuis quelque temps déjà, son nom qui, si souvent naguère, défrayait les chroniques, avait cessé de flamboyer au frontispice des affiches ou des journaux. A la suite d'un premier roman d'amour noué, en 1828, avec une de ses élèves, Mlle de Saint-Cricq, et resté à l'état d'ébauche, Liszt s'était récemment lié avec la belle comtesse Marie d'Agoult, la future Daniel Stern, et en sa compagnie, il avait quitté Paris, au cours de l'année 1835, pour aller s'installer à Genéve, où le Conservatoire eut le très grand honneur de le compter parmi ses professeurs. Cette courte éclipse avait-elle suffi à le faire oublier?

Toujours est-il que ses deux premiers concerts, qui eurent lieu le lundi 2 et le jeudi 5 mai, ne réunirent que des auditoires des plus restreints.

Les journaux cherchèrent des explications et des excuses à cette indifférence, tout de même un peu surprenante, du public. Le *Courrier de Lyon* (5 mai) l'attribua « à l'insignifiance du programme ». D'autres, comme le *Journal du Commerce et des Théâtres* (8 mai et 11 mai), hasardèrent que Liszt avait eu tort de faire choix, pour ses deux premières auditions, de la salle du Grand-Théâtre, « dont l'atmosphère était un peu froide pour les concerts », et regrettèrent « qu'on eût augmenté le prix des places ».

De ces diverses raisons, j'inclinerais à préférer la dernière, d'abord parce qu'elle correspond assez bien aux habitudes parcimonieuses des Lyonnais, ensuite parce qu'il ne paraît pas démontré que la composition des programmes ait été aussi dénuée d'intérêt que le prétendait le *Courrier de Lyon*. Je ne sais rien de celui du 5 mai, dont personne ne parla ni avant, ni après le concert ! Mais le *Journal du Commerce et des Théâtres* (4 mai) nous apprend qu'en dehors d'une *fantaisie* de la composition de Cherblanc, un des meilleurs violonistes de notre Grand-Théâtre, qui avait été exécutée déjà quelques jours auparavant, et dont il donna ce soir-là une deuxième audition, celui du 2 mai comprenait, pour la part personnelle de Liszt, des variations sur un thème de *la Fiancée* d'Auber, et un des grands *concertos* de Weber, et il eût dû suffire, semble-t-il, de ce dernier morceau, que Liszt interprétait, au surplus, avec une virtuosité extraordinaire, pour que les véritables amateurs de musique prissent au moins la peine de se déranger. Ce qu'il faut dire, je crois, pour être sincère, c'est que Liszt avait un peu trop présumé de

l'éducation artistique des auditeurs auxquels il s'adressait, et que si l'intérêt des compositions qu'il exécuta fut jugé discutable par quelques-uns, c'est qu'il ne fut pas compris. L'aveu en ressort, du reste, très nettement du compte rendu du *Censeur* (6 mai), qui plus perspicace et plus éclairé que son confrère, avait su fort bien discerner la réelle valeur de l'œuvre de Weber, mais ne dissimulait pas qu'elle dépassât évidemment le niveau moyen du public.

L'auteur de cet article plaidait, en quelque sorte, les circonstances atténuantes en faveur de ses compatriotes. Il faisait remarquer « qu'il n'était en France aucun autre artiste que Liszt qui jouât en public de la musique de Weber, et qu'il fallait avoir confiance en son auditoire ou en sa propre puissance pour ne pas redouter tout ce qu'il y a d'élevé et de sentiment poétique dans cette musique ». Il rappelait que ce même concerto, exécuté à Vienne par Weber, après le grand succès de *Freyschütz*, n'avait produit aucun effet. Dès lors quoi d'étonnant à ce que les Lyonnais y fussent demeurés insensibles, puisque « les oreilles allemandes, faites aux inspirations graves, s'étaient laissé surprendre par son austérité ? »

Malgré tout, cependant, leur abstention à l'égard de Liszt restait un témoignage peu flatteur de leur sagacité et de leur sens artistiques, et ce n'est peut-être pas sans une secrète intention d'en pallier, dans une certaine mesure, la fâcheuse impression, que les journaux, après avoir essayé d'en déterminer les motifs, finirent par s'en prendre à Liszt lui-même. Dans ce même numéro du 6 mai que je viens de citer, et où il le félicitait d'avoir rendu le concerto de Weber « avec la verve d'expression et de force qui faisait de lui un pianiste supérieur », le *Censeur* reprochait

au jeune artiste d'avoir « modifié trop souvent la mesure dans le cours de ce morceau » qui était, observait-il, moins une œuvre de piano, qu'une symphonie avec piano principal, et d'avoir ainsi légèrement compromis « l'effet d'ensemble qu'il y avait à produire en même temps que l'effet de piano ». De son côté, le *Journal du Commerce et des Théâtres* (4 mai), après avoir constaté que Liszt « avait révélé, dans cette circonstannce, toute la puissance de son organisation d'artiste, toute la vigueur et aussi toute la grâce de son exécution comme instrumentiste », après avoir déclaré que « c'était la sibylle sur son trépied » que « le feu sacré s'échappait par tous ses pores », n'avait pas craint de le mettre en garde contre un certain « charlatanisme d'extérieur et de manières » auquel ont seules besoin de recourir « les médiocrités pour attirer sur elles une attention spéciale ».

Que ces considérations et ces critiques d'ordre divers aient été ou non capables de l'émouvoir, Liszt, instruit, en tous cas, par l'expérience de ses deux premiers concerts, du second surtout, « où il n'y avait personne », disait le *Journal du Commerce* (8 mai), se décida à abandonner le Grand-Théâtre pour une enceinte plus modeste, et il donna son troisième et dernier concert, le samedi 7 mai, à 7 heures et demie du soir, dans les salons de l'hôtel du Nord (1), qui, faute d'une salle spécialement aménagée pour cette destination, étaient alors, avec ceux de l'hôtel de Provence, situé place de la Charité, fréquemment utilisés pour leurs auditions par les artistes de passage.

(1) Cet hôtel occupait un immeuble, rue Lafont, tout à côté du Grand-Théâtre, et son nom peut se lire encore aujourd'hui sur l'imposte en fer forgé qui en décore la porte cochère, au n° 20 de cette rue.

Le programme (*Censeur* et *Réparateur* du 7 mai) en était ainsi composé :

1° Grand septuor en ré mineur de Hummel, pour piano, flûte, hautbois, cor, alto, violoncelle et contrebasse, par Liszt, Donjon, Tintorer, Laumônier, Baumann, Georges Hainl et Dumas ; — 2° duo de *Mose in Egitto* de Rossini, par le marquis de M., et M. Baris oni-Ricciardi ; — 3° fantaisie pour violoncelle, par Georges Hainl ; — 4° *le Moine,* lied de Meyerbeer, chanté par M. Lacroix ; — 5° air du *Pirate* de Bellini, « Tu vedrai la sventurata » chanté par le marquis de M... ; — 6° *Capriccio,* sur une cavatine de Pacini, composé et exécuté par Liszt ; — 7° scène de la folie d'Assur, de *Sémiramis* de Rossini, chanté par M. Lacroix ; — 8° duo concertant pour piano et violon, par Liszt et Baumann.

Cette fois, devant « l'élite de la société lyonnaise, accourue en foule pour l'entendre » *(Journal du Commerce et des Théâtres,* du 11 mai), Liszt retrouva tout son succès d'antan. *Le Réparateur* (9 mai) s'extasia sur « son admirable exécution, sur la rapidité, tenant de la féerie et du sortilège, de sa main moelleuse, hardie et légère, dont les doigts semblent se multiplier et embrassent dans leur élargissement une merveilleuse étendue, qui paraît ne faire qu'effleurer le clavier et en tire cependant des sons admirablement complets ». Et il insista davantage encore sur « l'âme exceptionnelle, féconde en pensées, qui était la puissance la plus active de son talent, et qui faisait qu'on l'écoutait avec une espèce de recueillement, qu'on croyait l'entendre au dedans de soi quand il ne jouait déjà plus, et que cet écho intérieur vibrait encore quand le bruit des applaudissements avait cessé ».



FRANZ LISZT (1811-1886)

D'APRÈS LE PORTRAIT DE LAYRAUD (MUSÉE DE VALENCIENNES)

Le Journal du Commerce et des Théâtres (11 mai) rendait hommage « à l'expression d'énergie et de grâce dont l'impression semblait toujours nouvelle sur ceux qui l'écoutent, à l'habileté et à l'adresse avec lesquelles il nuançait son jeu, et qui donnaient au piano des sons harmonieux et vibrants, comme ceux qu'on pourrait tirer du violon ou de la basse », et il concluait en déclarant que Liszt était « arrivé à une supériorité d'exécution tellement grande, qu'il faisait oublier toutes les célébrités de son genre, et que toutes les formules d'éloges qu'on pourrait employer à son égard étaient désormais épuisées. »

III. — 1837

Des quelques jours qu'il avait passés à Lyon en 1836 et qui lui avaient procuré un peu de déception, Liszt avait-il gardé une certaine impression d'amertume, et fut-ce le désir d'en effacer le souvenir qui l'y ramena l'année suivante ? Il n'ignorait pas, du reste, que depuis plus de deux ans qu'il avait quitté Paris, son étoile avait légèrement pâli, ou plutôt qu'on avait essayé de profiter de son absence, pour lui susciter, en la personne de Thalberg, un rival dont la renommée commençait à balancer la sienne. Quelle que fût, en tout cas, de ces deux circonstances, celle dont la considération l'emportât dans son esprit, il est probable qu'il avait conscience de l'impérieuse nécessité qu'il y avait pour lui à ressaisir une popularité qu'il

sentait lui échapper. L'accueil non pas méfiant, mais tout au moins réservé, qu'il avait reçu du public lyonnais, les premiers jours de mai 1836, était, à cet égard, un indice assez significatif pour n'être pas négligé. Liszt, qui venait en compagnie de la comtesse d'Agoult, de prendre congé de George Sand, à Nohant, et qui, avant de se rendre en Italie, où devait naître, sept mois plus tard, la future Mme Wagner, se trouvait de passage à Lyon à la fin de juillet 1837, saisit avec empressement cette occasion de se ménager une revanche du demi-échec qu'il y avait essuyé quinze mois auparavant.

On sait qu'un des traits les plus caractéristiques, en même temps que les plus admirables, de la nature si élevée de ce grand artiste, était la générosité de son cœur, largement ouvert à la pitié de toutes les infortunes, et qu'il en prodigua, au cours de sa carrière, d'innombrables témoignages. Il existait alors, dans notre ville, un comité, présidé par M. Achard-James, qui, chaque année, s'occupait de l'organisation de fêtes de bienfaisance au bénéfice des indigents. Liszt, de son propre mouvement, offrit aux membres de ce comité de profiter de son séjour pour donner un concert au profit des ouvriers sans travail. M. Achard-James fit connaître, par une lettre aux journaux (*Courrier de Lyon* du 31 juillet), la proposition inattendue qu'il venait de recevoir et qui avait été acceptée avec reconnaissance. Il annonça, en même temps, qu'une démarche avait été faite auprès du célèbre ténor de l'Opéra, Adolphe Nourrit, qui, depuis une quinzaine de jours, était en représentation au Grand-Théâtre, « pour le prier de vouloir bien joindre le concours de son talent à celui de M. Liszt » ; et le concert, auquel prirent part également deux artistes de passage à Lyon, Mmes Lahore et

Langenschwartz-Rutini, eut lieu le soir du 3 août, dans la salle du Grand-Théâtre, avec le programme suivant :

1re partie. — 1° Ouverture du *Cheval de bronze* (Auber), par l'orchestre du Grand-Théâtre, sous la direction de M. G. Hainl; — 2° chœur de *Joseph* (Méhul) : « Aux accents de notre harmonie », par les chœurs mixtes du Grand-Théâtre; — 3° le *Poète mourant*, élégie de Millevoye, composée pour Adolphe Nourrit par Meyerbeer et chantée par Adolphe Nourrit; — 4° grande fantaisie pour piano sur un thème de Pacini, composée et exécutée par Liszt; — 5° air de *Giovanna Grey* (Vaccaï), « Va le recca il regio serto », chanté par Mme Lahore; — 6° grand air de *Freyschütz* (Weber), chanté en allemand par Mme Langenschwartz; — 7° prière de *Joseph* (Méhul) *Dieu d'Israël*, chœur chanté par MM. et Mmes les choristes du Grand-Théâtre.

2e partie. — 1° Ouverture de *Freyschütz* (Weber), par l'orchestre du Grand-Théâtre; — 2° Le *Roi des Aulnes*, ballade de Schubert, par Adolphe Nourrit et Franz Liszt; — 3° variations pour violon sur un thème de Mercadante (Mayseder) par M. Cherblanc; — 4° *Sois toujours mes amours* (Schubert), mélodie chantée par Adolphe Nourrit; — 5° *Les Astres* (Schubert), mélodie religieuse, chantée par Adolphe Nourrit; — 6° Réminiscences des *Huguenots*, grande fantaisie pour piano, composée et exécutée par Liszt.

Il n'y eut pas besoin, cette fois, de stimuler le public, pour l'amener aux guichets de la salle de spectacle. On avait eu beau augmenter le prix des places (1), elles avaient

(1) Le tarif en avait été ainsi fixé : loges, 7 francs; amphithéâtre (composé du parterre et des premières réunis), 6 fr.; secondes, 2 fr. 50; troisièmes, 1 fr. 50.

été rapidement enlevées, et le *Courrier de Lyon* (6 août) constatait que « la salle du Grand-Théâtre, décorée avec un goût parfait, étincelante de lumières, éclatante de parures, de diamants et de jeunes femmes, était comble jusqu'aux secondes et même aux troisièmes loges, où pas une stalle ne restait à prendre. » Il est à peine besoin d'ajouter que non seulement l'attente des auditeurs ne fut pas déçue, mais qu'elle fut dépassée. Comment en eût-il été autrement avec un tel programme confié à de tels artistes?

Schubert, dont plusieurs compositions figuraient parmi les numéros de ce concert, était encore très peu connu en France; mais Nourrit, qui allait en être l'interprète dans cette circonstance, était précisément celui qui s'était assigné la tâche d'en être l'initiateur auprès des Français. C'était lui, ainsi que le *Courrier de Lyon* le précisait quelques semaines plus tard (19 octobre), qui, « en n'acceptant de se faire entendre, chaque fois qu'on l'engageait, soit dans un concert public, soit dans un salon, qu'à la condition de chanter exclusivement du Schubert » avait réussi à l'imposer et à le faire goûter. Comment eût-on résisté, quand elle était traduite par le grand tragédien lyrique à « la simplicité originale de ces petites compositions si profondément empreintes de passion, de sensibilité et de poésie? »

L'impression, en effet, en fut immense et profonde. Accompagné par Liszt, le *Roi des Aulnes*, notamment, dont la transcription était de sa propre composition, secoua toute la salle d'un frisson en quelque sorte magnétique, dont le *Courrier de Lyon* semblait ressentir encore l'émotion trois jours après, quand il s'écriait dans le compte rendu que j'ai déjà cité : « Pour bien comprendre tout ce qu'il y a de

pathétique, de terrifiant et de fantastique dans le *Roi des Aulnes,* il faut entendre exécuter par Liszt et Adolphe Nourrit cette célèbre ballade de Gœthe et de Schubert. Quel autre que Nourrit parviendrait à faire entendre d'une manière si nette et si distincte les trois voix si différentes du père, de l'enfant et du roi des Gnomes?... Quel autre que Nourrit exciterait ces sentiments de pitié et de terreur, qui avaient si profondément ému l'auditoire?... Mais aussi quel autre que Liszt pourrait ainsi suivre le chanteur dans toutes les nuances de son chant, et donner à son jeu cette énergie et cette puissance, qui doublent l'effroi qu'éprouve l'auditeur en entendant les cris du pauvre enfant? Ces gammes si nombreuses et si rapides, dont le roulement semblable à celui du tonnerre, donne le frisson de la peur, quel autre que Liszt, pour en grandir le retentissement, oserait les exécuter en octaves ».

Ce concert, « le plus remarquable certainement qu'on ait jamais entendu à Lyon, » disait en terminant, l'auteur de cet article, produisit une recette de 4.500 francs. L'effet en avait été tel que, par la plume de M. Théodore Grandperret, le futur procureur général et ministre de la Justice du second Empire, qui était alors chargé de la critique musicale dans ses colonnes, le *Courrier de Lyon* crut devoir y revenir encore dans son numéro du 7 août, pour en signaler l'incomparable succès. L'épreuve était faite maintenant, et elle était décisive. Liszt pouvait affronter de nouveau et sans crainte l'opinion des dilettantes lyonnais : il était sûr de ne plus rencontrer de leur part, ni froideur, ni résistance.

❦ ❦ ❦

IV. — 1844

On aurait pu croire qu'encouragé par ce magnifique accueil, Liszt n'eût pas tardé à reprendre le chemin de notre ville. Plus fortes peut-être que sa volonté, les circonstances, au contraire, l'en tinrent éloigné pendant assez longtemps, et ce ne fut qu'en juillet 1844 qu'il y fit une nouvelle apparition.

En quittant Lyon, sept ans auparavant, il s'était, je l'ai dit, rendu en Italie, où il était demeuré, presque sans interruption, jusqu'aux derniers mois de 1839, allant d'une ville à l'autre, et, partout, attirant sur ses pas des foules enthousiastes. Puis, à ce moment, il avait appris qu'une souscription, ouverte pour l'érection à Bonn d'un monument à la mémoire de Beethoven, n'avait produit que des résultats insignifiants, et indigné d'une telle indifférence, il avait repris de plus belle sa vie de pèlerin de l'art, résolu, s'il le fallait, à récolter à lui tout seul les sommes nécessaires à l'exécution de ce projet. L'Angleterre et l'Écosse, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, son pays natal, le Danemarck, la Russie même, et dans ces divers pays, un nombre incalculable de villes, avaient alors reçu tour à tour sa visite. Deux fois, au cours de ces tournées, qu'il poursuivait avec une ardeur infatigable sans s'arrêter jamais, il avait touché barre à Paris, sans toutefois pousser de pointe au delà. Enfin, après avoir évangélisé ainsi, à plusieurs reprises, le centre et le nord de l'Europe, il songea à en explorer à leur tour les provinces méridionales qu'il avait jusqu'alors négligées, à parcourir la France, où le hasard de ses itinéraires ne

l'avait ramené que rarement depuis vingt ans, l'Espagne et le Portugal, qui ne l'avaient jamais vu. Au mois d'avril 1844, il était à Paris, où il donna deux concerts. Peu après, il se séparait de la comtesse d'Agoult, et, définitivement libéré de cette liaison, ancienne déjà de près de dix ans, qui avait fini par devenir aussi pesante pour l'un que pour l'autre, il se mettait en route pour ce nouveau voyage, dont Lyon devait être la première étape. Il arriva ici, le samedi 29 juin, et, dès le surlendemain, des affiches annoncèrent, pour le mardi soir 2 juillet, son premier concert au Grand-Théâtre.

Si l'intervalle de sept ans qui s'était écoulé depuis son dernier passage avait achevé de mûrir et d'affermir son talent, le public lyonnais, de son côté, n'était pas resté stationnaire. Son éducation musicale, à peine ébauchée en 1826, avait réalisé quelques progrès sous l'action des persévérants efforts qui s'y employaient de toutes parts. La vulgarisation des œuvres des grands maîtres, de celles de Beethoven en particulier, tentée en 1827 par la *Société Philharmonique* de Guérin et Milet, continuée, en 1832, par la *Société Symphonique* de Georges Hainl, avait été reprise, avec un zèle plus actif et plus de chances apparentes de réussite, par le *Cercle musical,* qui venait de se fonder en 1840, et qui était alors en pleine voie de prospérité. Les concerts se multipliaient, organisés parfois avec le concours d'un de ces virtuoses célèbres du piano ou du violon, qu'il était toujours profitable d'entendre, lors même que la musique qu'ils exécutaient n'était pas de qualité irréprochable. Georges Hainl, l'excellent chef d'orchestre de notre Grand-Théâtre, avait inauguré, en 1842, la série de ces grandes solennités annuelles dont il poursuivit, pendant

plus de vingt ans, l'utile et fructueuse expérience, et dont les programmes, rédigés avec un soin particulier, devaient révéler à nos compatriotes tant de compositions intéressantes ou inédites. Dans les derniers jours du mois de mars 1842, le grand pianiste Thalberg, celui-là même qu'une coterie d'envieux cherchait à opposer à Liszt, était venu donner à Lyon quatre concerts qui avaient eu un certain retentissement, et au début du mois de février 1844, dans trois soirées consécutives, on avait eu l'occasion de juger un autre de ses émules, le napolitain Théodore Dœhler, dont quelques-uns aussi affectaient d'exagérer le mérite pour mieux rabaisser le sien. Liszt allait donc trouver des auditoires mieux préparés que jamais à pouvoir l'apprécier, et capables maintenant, à raison même des éléments de comparaison dont ils disposaient, de lui assigner, au regard de ses rivaux, sa véritable place.

Il faut constater, à l'honneur de nos compatriotes, qu'ils ne s'en laissèrent imposer ni par les critiques malveillantes et plus ou moins sincères, plus ou moins intéressées, dont il avait été l'objet, ni par les souvenirs personnels qu'ils avaient gardés de l'audition récente de tel ou tel brillant virtuose. En vain les deux éditeurs lyonnais les plus importants d'alors, MM. Benacci et Peschier, sans se douter probablement qu'ils allaient être chargés de l'organisation de ses prochains concerts, s'étaient-ils offert le malin plaisir de reproduire dans leur journal, *la Clochette* (5 mai), l'opinion d'un critique parisien, Gustave Hequet, qui, au lendemain des deux séances du mois d'avril précédent au Théâtre-Italien, avait qualifié son style de « prétentieux, inégal et affecté », et lui avait reproché de « torturer la phrase musicale, de la dénaturer, de toujours courir après l'effet, et tantôt de ralentir

le mouvement jusqu'à lasser la patience de l'auditeur, tantôt de presser la mesure au point de se rendre inintelligible ». Rien ne subsista, le jour où on se rencontra face à face avec lui, des préventions qui s'étaient peut-être insinuées dans les esprits.

Il s'empara tout de suite et si complètement du public, qu'il parut en être étonné lui-même. Il avait compté se limiter à deux concerts ; il en donna six, les 2, 5, 9, 12, 14 et 17 juillet, les quatre premiers au Grand-Théâtre, le cinquième, qui fut consacré à une séance de musique de chambre, dans les salons de MM. Benacci et Peschier, le dernier dans les locaux du *Cercle musical* (1), au profit de l'école de chant créée dans cet établissement sous la direction de M. Jansenne. Comme le disait, après son départ, le *Courrier de Lyon* (25 juillet), « il arriva dans nos murs en conquérant, il en sortit en triomphateur ».

L'importance légitime et justifiée accordée par les divers journaux de notre ville aux manifestations artistiques dont la présence de Liszt fut l'occasion dans cette circonstance, m'autorisait à penser qu'ils n'auraient pas négligé d'en publier les programmes. Mon espoir a malheureusement été déçu et j'ai dû me borner, sur ce point, à rassembler les indications éparses dans leurs comptes rendus et généralement incomplètes. Je suis parvenu toutefois à reconstituer, d'après la *Clochette* du 7 juillet, la composition intégrale du premier concert, celui du mardi 2 juillet, qui comprenait : les ouvertures du *Cheval de bronze* (Auber) et de la

(1) Les locaux, situés au n° 30 du quai Saint-Antoine, ont été occupés en 1871 par le théâtre du Gymnase et le sont aujourd'hui par le théâtre de Guignol de M. Neichthauser.
Les salons Benacci et Peschier occupaient le premier étage de la maison qui porte actuellement le n° 3 de la place Meissonnier, à l'angle de la rue Paul Chenavard (ancienne rue Saint-Pierre).

Muette de Portici (Auber), par l'orchestre du Grand-Théâtre, sous la direction de Georges Hainl; — deux mélodies de Vogel, l'*Ange déchu* et le *Martyr*, chantées par M. Poitevin, première basse du Grand-Théâtre; — une scène de *Jeannne Hachette* (Concone) par Mme Bouvard, forte chanteuse du Grand-Théâtre; — le duo de Marcel et de Valentine au troisième acte des *Huguenots*, par Mme Bouvard et M. Poitevin; — et cinq morceaux de piano de Liszt : andante final de *Lucie*, réminiscences de la *Norma*, ballade du *Roi des Aulnes* (Schubert), transcrite par lui-même, fantaisie sur des motifs de *Robert le Diable*, *Galop chromatique*, auxquels, en suite des rappels provoqués par l'exécution de ce dernier, il ajouta ses *mélodies hongroises*.

Le rapprochement des comptes rendus de la *Clochette* (7 juillet) et du *Courrier de Lyon* (7 et 10 juillet) nous révèle qu'au programme du concert du vendredi 5 figuraient, en outre d'un air du *Serment* d'Auber et d'un air du *Pré aux Clercs* d'Hérold, chantés par Mlle Elian du Grand-Théâtre, de l'air de *Jeanne Hachette*, déjà exécuté le 2 par Mlle Bouvard, et du duo bouffe du *Matrimonio segreto* de Cimarosa, par MM. Poitevin et Barrielle, également pensionnaires du Grand-Théâtre, cinq morceaux encore exécutés par Liszt : deuxième concerto de Weber, pour piano et orchestre, fantaisie sur des motifs de *Don Juan* de Mozart, arrangement pour piano de l'ouverture de *Guillaume Tell*, caprice brillant de Stephen Heller sur *la Truite* de Schubert, et *mélodies hongroises* auxquels, à la demande du public, il consentit à ajouter sa fantaisie sur *Robert le Diable*.

Sur le troisième concert, qui eut lieu le 9 juillet, je n'ai rien découvert, à l'exception d'une fantaisie de Liszt sur la *Somnambule* de Bellini; encore ne suis-je pas très sûr que ce soit à cette date qu'il faille la placer.

Le quatrième concert, qui fut donné le 12 juillet au bénéfice des pauvres, et où Liszt se prodigua avec une complaisance et une générosité inépuisables, nous est mieux connu. Indépendamment de l'ouverture du *Cheval de bronze* et de la *Marche triomphale* de Ries par l'orchestre du Grand-Théâtre, d'un air de *l'Éclair* (Halévy), chanté par M. Boulo, ténor léger du Grand-Théâtre, d'un air de la *Muette de Portici* et d'un air du *Pré aux Clercs*, par Mlle Elian, nous y relevons, pour la part de Liszt (*Courrier de Lyon* du 14, *Clochette* du 14 et du 21, *Justice* du 17 juillet) : le deuxième *concerto* de Weber et le *concerto en mi bémol* de Beethoven, une fantaisie sur la *Niobé* de Pacini, une tarentelle de Rossini, l'*Invitation à la valse* de Weber, une *mazurka* de Chopin, la *Marche de Rackoczy*, l'*Hexaméron* (1), les *mélodies hongroises* et enfin les variations sur *Robert le Diable*, réclamées de nouveau par toute la salle.

De la séance de musique de chambre du dimanche 14 juillet, nous savons par la *Clochette* du 21 juillet qu'elle fut donnée avec le concours de Georges Hainl et du violoniste Cherblanc, et que Liszt y exécuta, entre autres, le *trio de l'archiduc Rodolphe* de Beethoven et un duo pour piano et violoncelle de Mendelssohn.

Seul, le programme du concert du 17 juillet, au *Cercle Musical* a été complètement publié (*Rhône* du 17 juillet). Il était ainsi composé : 1° Morceau d'ensemble; 2° Fantaisie sur des motifs des *Huguenots* par Liszt; 3° Le *Roi des Aulnes* (Schubert), chanté par M. D..., accompagné par Liszt; 4° *a)* Mazurka (Chopin), *b)* Polonaise des *Puritains*

---

(1) L'*Hexaméron*, qui est aujourd'hui peu connu et rarement joué, figure au catalogue de la maison Joubert (rue d'Hauteville, 25, Paris) avec le sous-titre de « grandes variations sur la marche des *Puritains*, par Liszt, Thalberg, Pixis, H. Herz, Czerny et Chopin ».

(Bellini), par Liszt; 5° Air chanté par M. R. (1)...; 6° *a)* Sérénade (Schubert); *b) Ave Maria* (Schubert), par Liszt; 7° Le *Fils du Corse*, chanté par M. D...; 8° Fantaisie sur la *Norma* (Bellini), par Liszt; et MM. D. et R. y ajoutèrent des couplets en l'honneur de Liszt, qu'ils avaient chantés la veille à un banquet offert au grand pianiste à l'hôtel de Provence.

Si, comme le rappelait la *Revue du Lyonnais* (1844, tome XX, p. 85), l'accueil fait à Liszt « avait été assez froid, huit ans auparavant »; si, comme le prétendait, d'autre part, l'*Union des Provinces* (5 juillet 1844), « Thalberg, qu'on avait entendu plus récemment..., avait complètement effacé les souvenirs de Liszt », il ne fallut pas longtemps, en tous cas, à l'éblouissant virtuose, pour s'imposer de tout l'ascendant de sa supériorité souveraine. Il y avait déjà, dans l'attitude du public, dans la curiosité dont il témoignait, l'indice de dispositions plus favorables à son égard. On ne le boudait plus, comme en 1836, on ne lui infligeait plus, comme alors, l'humiliation de se morfondre devant des banquettes vides, puisque, dès son premier concert, à ce que rapportait *la Clochette* (7 juillet), « la salle du Grand-Théâtre, où des flots de lumière faisaient magnifiquement ressortir le luxe des toilettes et l'éclat des diamants, était magnifiquement garnie d'auditeurs, magnifiquement ornée de dames ». Quand on l'eut entendu, l'admiration ne connut plus de bornes. L'*Union des Provinces* (5 juillet) regretta que le *Roi des Aulnes* n'ait pas été plus populaire à Lyon et ait passé inaperçu », mais le *galop chromatique*, dont elle qualifia l'exécution de « fabuleuse », produisit, dit *le Rhône*

(1) Cette initiale désigne probablement M. Renard, un musicien et un chanteur amateur de beaucoup de talent, dont le nom a été mêlé à toutes les tentatives artistiques de son temps, et qui a prêté, notamment, le concours le plus actif au *Cercle Musical*.

(4 juillet), « un effet immense ». Il en fut de même des variations sur *Robert le Diable*, où « l'artiste faisait entendre alternativement la valse infernale du troisième acte et l'air de danse des nonnes ; puis, après avoir passé successivement de l'un à l'autre, arrivait à les faire entendre ensemble, à les confondre de la manière la plus heureuse ». Et quant à l'ensemble final de *la Norma*, l'*Union des Provinces* déclara « qu'il pouvait être considéré comme le *nec plus ultra* de la difficulté vaincue ».

Aussi de quelles acclamations, de quelles ovations sans fin ne fut-il pas salué, après chacun de ses morceaux ! *La Clochette* (7 juillet) affirmait que « jamais aucun artiste, quelque célèbre qu'il fût, n'avait été accueilli ainsi sur notre scène ». Les fleurs et les bouquets tombaient à ses pieds comme une pluie. Le *galop chromatique*, qui était la dernière pièce du programme, lui avait valu d'interminables rappels. Il se remit au piano pour exécuter ces *mélodies hongroises*, qu'en 1839 il avait rapportées de son voyage à Budapest, et ce furent, ajoute la *Clochette*, « de nouveaux transports ». On ne s'en tint pas là. On alla l'attendre en foule à la porte du théâtre, pour l'applaudir encore, et aussi longtemps qu'on put suivre la voiture qui l'emportait, on continua à pousser en son honneur les plus retentissants vivats. Cinq jours après, dans la *Clochette* du 7 juillet, sous la signature d'Onsephal, où on n'avait pas de peine à reconnaître l'anagramme de son prénom, M. Alphonse Dupasquier, dont j'ai déjà relevé dans l'*Indépendant* de 1826 les flatteuses appréciations, dédia à Liszt la dithyrambique épître que voici :

Lorsque tes doigts brûlants roulent comme un tonnerre
Sur l'ivoire animé de ton noble instrument,
Les cieux sont confondus; et l'homme sur la terre
Croit entendre gronder quelque voix de géant.

Ainsi qu'un demi-dieu, tu marches dans le monde,
Excitant sous tes pas d'unanimes transports,
Et ta puissante main, en passant, nous inonde
De merveilleux accents, de sublimes accords.

Si tu pleures, ta voix ressemble à l'avalanche
Qui déchire les airs, roule et tombe en sifflant.
Si tu chantes, ta voix imite la cadence
De Philomèle heureuse au nid de son amant.

Comme l'aigle royal, tu planes dans les nues ;
Tu peux regarder l'astre à l'auréole d'or ;
Quand ses rayons de feu brûlent nos têtes nues,
Ton regard triomphant peut le fixer encor.

Grand maître, gloire à toi ! ton immense génie
Est un vaste océan sans limite et sans fins.
La note est, sous tes doigts, un long flot d'harmonie ;
La gamme est un poème, écho de séraphins.

Gloire à toi ! car au front tu portes la couronne,
La couronne qui mène à la postérité !
Grand maître, gloire à toi ! c'est Dieu seul qui la donne ;
Gloire à toi ! Le génie est une majesté !

Dès lors, que pouvait peser, si on la mettait en balance avec la sienne, la gloire d'un Thalberg ou d'un Dœhler? Il avait fait de tels progrès, depuis son passage à Lyon, qu'au dire de l'*Union des Provinces* (5 juillet), « les personnes qui ne l'avaient pas entendu, durant cet intervalle, n'avaient aucune idée de son talent ». Il apparaissait si grand, si démesuré maintenant, que les mérites particuliers à chacun de ses rivaux ne faisaient que mieux ressortir, ainsi que le remarquait la *Revue du Lyonnais*, « ce qu'il y avait de vraiment miraculeux dans l'exécution de Liszt ». La comparaison s'imposait, involontairement en quelque sorte, avec ce Thalberg qui se recommandait, suivant le *Rhône* (20 juillet), par « un talent si pur, si élégant, si

aimable, si clair, si plein de distinction, si vraiment grec ». Mais tout le monde était d'accord qu'elle n'était pas soutenable, d'abord parce qu'aux qualités propres de Thalberg, « au charme, à la grâce, à la perfection des détails », Liszt en réunissait d'autres qui étaient « la verve et la puissance »; ensuite et surtout, parce qu'il savait émouvoir et que Thalberg n'y parvenait pas. D'où vient, se demandait la *Revue du Lyonnais*, « cette émotion profonde » qu'on ressent en face de Liszt? « Pourquoi cet entraînement, inconnu devant Dœhler et Thalberg, qui nous avaient semblé tirer du clavier tout ce qu'il recèle de sentiments? C'est que tous les rivaux de Liszt peuvent être de grands, d'immenses pianistes, obtenant du piano tout ce que le piano peut donner, mais ce ne sont que des pianistes, qui n'ont absolument rien à dire de plus que ce que peut dire le piano », tandis « que Liszt est une grande individualité artistique, qui cherche à s'exprimer à travers le piano...; il est plus qu'un grand pianiste, il est un grand artiste, une grande âme ».

Le *Courrier de Lyon* (10 juillet) le jugeait de même quand, après avoir décrit « ce corps long, grêle et nerveux, aux extrémités fines et déliées, cette physionomie mobile et expressive, où se reconnaissait un homme heureusement doué », il constatait « qu'il réunissait aux conditions matérielles de l'art le feu sacré qui vivifie et qui met en œuvre les ressources fournies par la nature, et que ce double caractère de perfection mécanique, poussée à un degré fabuleux, et de franche inspiration, était le cachet de son talent ». Le critique de la *Justice*, M. Franck, déclarait, de son côté (17 juillet) « n'avoir jamais entendu de pianiste dont le chant fût plus original, plus sympathique et plus émouvant » et concluait en le comparant à lord Byron. La

Clochette (7 juillet) le proclamait « un être à part, une organisation privilégiée » et elle ajoutait : « C'est l'artiste le plus complet qui existe ; c'est, en un mot, le Napoléon du piano. » Mme de Girardin, sous la signature du vicomte de Launay, devait dire, quelques mois plus tard, dans la *Presse*, en essayant de définir par un mot chacun des pianistes célèbres de son temps, que « Chopin était un poète, Mme Pleyel une sibylle, Henri Herz un avocat, Léopold de Meyer un ouragan, Thalberg un roi et Liszt un prophète ». Sous des formes diverses, c'était toujours l'opinion formulée un jour en ces termes par une femme d'esprit : « Thalberg est le premier, Liszt est le seul ! »

Comment s'étonner qu'avec un tempérament aussi vivement et profondément sensible, entraîné, soulevé en quelque sorte par l'inspiration ardente qui l'étreignait, Liszt ait été accusé d'exagérer l'expression matérielle, ou pour mieux dire physique, qui accompagnait son jeu ? Le grief n'était pas nouveau, et j'ai relevé déjà, à l'occasion de son séjour à Lyon, en 1836, un article du *Journal du Commerce et des Théâtres* qui lui reprochait un certain « charlatanisme d'extérieur et de manières ». La « pantomime abandonnée et expressive qui accompagnait son jeu » avait même inspiré la verve des caricaturistes lyonnais, ainsi qu'en témoigne la très curieuse vignette que j'ai reproduite en tête de cet opuscule. (1) Mais cette fois, au lieu de s'en faire une arme contre lui, la presse

(1) Cette vignette que je dois à l'obligeante communication de Mme Probst, veuve d'un ancien éditeur de musique bien connu à Lyon, est détachée d'un fragment de tapisserie en soie tissée, vraisemblablement exécutée par le fameux Carquillat, qui a reproduit de même plusieurs portraits d'hommes célèbres, et la légende en forme de rébus, placée au-dessous, qui se traduit ainsi : « Liszt, tes charges font sourire ; sans charges l'on t'admire » est de la composition de M. Maniquet, alors professeur de chant au *Cercle musical*.

s'employa à l'en justifier, et le *Courrier de Lyon* (10 juillet), notamment, sut très judicieusement observer « que la gesticulation animée de Liszt, bien loin d'être une manifestation de charlatanisme, n'était, au contraire, que le symptôme d'une nature expansive, le résultat d'une manière particulière de sentir et d'exprimer ses sensations, et qu'il serait incompréhensible que l'artiste impressionnât, électrisât ses auditeurs sans ressentir quelque chose des émotions qu'il fait éprouver, sans les éprouver même au plus haut degré ».

Le même journal se montrait moins sagace, quand, abordant un autre sujet qui avait, lui aussi, prêté à la critique, il admettait comme mieux fondé « le reproche adressé à la musique de Liszt, qu'on accusait d'être parfois moins attrayante qu'originale, à laquelle on imputait même quelquefois de la bizarrerie », et quand il déclarait que « Liszt, sans égal comme exécutant, avait des rivaux, peut-être même des supérieurs, comme compositeur et comme arrangeur ». Mais cette méconnaissance d'un des côtés les plus justement prisés aujourd'hui du génie de Liszt, qui avait, je l'ai dit plus haut, largement contribué, en 1836, à la froideur du public à son égard, n'était pas spéciale à nos compatriotes, et il n'y a pas qu'à Lyon qu'on ait discuté, de son vivant, la valeur des compositions de Liszt.

Quoi qu'il en fût, d'ailleurs, de ces réserves, le succès de Liszt ne fit que croître, à partir du moment où il avait repris contact avec le public et s'était si fortement emparé de lui. A la fin du deuxième concert, qui eut lieu le 5 juillet, et où « les acclamations, les ovations, les rappels furent plus fervents et plus chaleureux encore, les bouquets et les couronnes plus abondants aussi, l'assemblée entière,

levée comme un seul homme, lui réclama sa fantaisie sur *Robert le Diable,* qu'il consentit à exécuter de la meilleure grâce du monde » (*Clochette* du 7 juillet), et comme la première fois, il trouva, à la porte du théâtre, une foule immense et enthousiaste, qui l'escorta jusqu'à sa voiture en l'acclamant. A l'issue de sa troisième séance, il reçut un témoignage plus précieux, et qui peut-être lui fut plus sensible, de l'unanime admiration qu'il avait inspirée. Il s'était récemment formé, dans notre ville, une société chorale qui, un peu plus tard, sous le nom de *Cæcilia,* et sous la direction de chefs habiles, donna, à plusieurs reprises, jusqu'en 1870, des auditions fort suivies et fort appréciées, et qui était uniquement composée de jeunes Allemands, employés pour la plupart dans nos principales maisons de commerce. Le soir du 9 juillet, ce ne fut plus seulement, comme les précédentes fois, le public qui vint manifester, à la sortie du théâtre, en l'honneur de Liszt. Ces jeunes gens, au nombre de plus de soixante, se réunirent, pour lui offrir une aubade, sous les fenêtres de l'appartement qu'il occupait à l'hôtel de l'Europe et ils exécutèrent, « avec cet ensemble parfait et ces nuances adroites que connaissent seuls les enfants de l'Allemagne, plusieurs chœurs sans accompagnement, écoutés avec un vif intérêt par la foule nombreuse qu'avait rassemblée cette bonne fortune inattendue ». (*Courrier de Lyon* du 11 juillet.) Le 12 juillet, après le quatrième concert qui fut donné, comme je l'ai dit, au profit des indigents, et sur le produit duquel Liszt, toujours généreux, fit remettre à M. le Maire de Lyon toute la part lui revenant, soit 1.667 francs, l'hommage dont il fut l'objet fut plus solennel et plus significatif encore. Les deux orchestres réunis du Grand-Théâtre et du *Cercle musical,* renforcés d'un grand nombre d'ama-

teurs, se rendirent sur la terrasse qui surmontait alors le portail d'entrée de l'hôtel de l'Europe, et lui donnèrent, en présence de plus de deux mille spectateurs, « une des plus brillantes sérénades que nous ayons jamais entendues », disait la *Clochette* dans son compte rendu. Il eut une nouvelle surprise du même genre, au cours de la soirée du 17, où il se fit entendre au *Cercle Musical*, et où « deux amateurs, MM. D. et R., chantèrent, en son honneur, sur un air du duo de *Richard Cœur de Lion*, des couplets qui furent chaleureusement applaudis ». (*Clochette* du 21 juillet.)

Dans ces hommages spontanés qui venaient à Listz de toutes parts, le sentiment qui dominait était, à coup sûr, celui de l'admiration pour son immense, son vertigineux talent. Mais à côté de l'artiste irrésistible qui subjuguait et entraînait les foules, il y avait aussi l'homme lui-même, dont la distinction et l'affabilité de manières, les rares qualités d'esprit et de cœur attiraient et gagnaient les sympathies, et c'était à celui-ci presque autant qu'à celui-là que s'adressaient ces témoignages unanimes et touchants de la gratitude publique. Depuis plus de quinze jours, que Listz séjournait à Lyon, il avait eu l'occasion de se faire connaître et apprécier personnellement. Il ne s'était pas contenté de se produire sur la scène, comme un dieu sur un autel, environné des éclairs qu'il faisait jaillir de son clavier, et de s'offrir ainsi à distance, dans la majesté redoutable d'un être en quelque sorte surnaturel, au culte religieux d'un peuple de fidèles. Il avait consenti, avec une bonne grâce charmante, à sortir de son nuage et à se laisser approcher. Il semble même, tant on le voit alors se prodiguer, que son obligeance inépuisable n'ait presque jamais su résister à une invite. Le 11 juillet, il se

rendit à Saint-François, une des rares églises lyonnaises qui fussent, à ce moment, dotées d'un orgue, et après y avoir assisté à l'exécution de plusieurs morceaux « joués par M. Widor, avec le rare talent qu'on lui connaît, et approuvés par l'illustre pianiste dans les termes les plus flatteurs, il s'y fit entendre lui-même dans quelques fragments interprétés avec une perfection dont il est inutile de rien dire » (*Clochette* du 14 juillet). Le lendemain dans l'après-midi du 12 juillet, il se transporta à l'église Saint-Polycarpe, où M. Zeiger, qui en était le facteur et l'organiste, tenait à lui faire les honneurs de l'instrument qui venait d'y être placé trois ans auparavant, et là encore, bien que ce fût le jour même du concert au bénéfice des pauvres, auquel il avait promis son concours, il céda, sans résistance, aux sollicitations qui lui furent adressées de se mettre un instant au clavier.

Dépourvu de la morgue, dont sont trop souvent affligés les artistes habitués aux succès, il plaisait par sa simplicité mêlée de bonne humeur, et aussi « par l'originalité, fort rare en ce temps de vulgarisme », dont il relevait ses propos. On citait ses mots, marqués au coin « d'une sorte d'humour qui lui était propre et qui donnait à tout ce qu'il disait une allure pittoresque ». On se le disputait « dans les salons les plus brillants et les plus aristocratiques » (*Clochette* du 14 juillet), où on goûtait vivement « le charme de sa conversation, savante sans pédantisme, spirituelle sans prétention, parfois gaiement caustique, mais sans méchanceté. » On faisait grand cas et grand bruit surtout « de sa libéralité, de sa manière large et délicate d'obliger, de témoigner sa gratitude pour les marques d'admiration dont il était l'objet, du tact parfait avec lequel il savait proportionner les marques

de cette gratitude à la position personnelle et sociale » (*Courrier de Lyon* du 25 juillet).

Cette bienveillance et cette générosité dont on avait tant de raisons de le louer, étaient d'autant plus méritoires, qu'il était des circonstances où il eût été excusable de s'en départir, et je tiens d'une des rares personnes qui survivent encore de cette époque déjà lointaine, de Mme Probst, la propre fille de ce Peschier et la belle-fille de ce Benacci, qui furent à Lyon, ainsi que je l'ai dit plus haut, les impresarios de Liszt, le récit d'une anecdote assez significative à cet égard et assez piquante. Parmi les femmes qui, ici comme partout, comme toujours, assiégeaient le grand homme de leurs prévenances et quêtaient de lui une parole ou un sourire, il en était une, Mme C., qui le harcelait avec une obsession toute particulière, pour obtenir de lui qu'il voulût bien jouer en faveur d'une œuvre à laquelle elle s'intéressait. Surmené par la fatigue des nombreuses auditions qu'on avait déjà sollicitées de lui, Listz avait, à plusieurs reprises, répondu par un refus à ses instances indiscrètes, lorsqu'enfin, une dernière fois, elle se fit plus pressante. Liszt ne manifesta aucune impatience; il se retourna vers la dame et du ton aimable et poli qu'il ne quittait jamais, il lui dit simplement : « Madame, je me mets à vos pieds, mais vous m'embêtez. »

Bien qu'il fût justifié et que Liszt, au surplus, l'eût enveloppé de son plus gracieux sourire, le mot était un peu vif, comme cet autre encore, que je tiens de la même source, où il formulait, non sans impertinence, son appréciation sur le talent d'une jeune pianiste assez inexpérimentée, la fille d'un officier en garnison à Grenoble, que son père avait tenu à lui amener à Lyon, pour la

lui faire entendre : « Mademoiselle, vous avez des yeux magnifiques ! »

De telles boutades en tous cas, étaient fort rares de sa part, et le souvenir même qu'en a gardé le témoin, atteste qu'il n'en était pas coutumier. S'il était, au contraire, une vertu qu'on ne lui pût contester, c'était sa bonté devenue proverbiale, sa complaisance, le noble désintéressement avec lequel il se prêtait au soulagement de toutes les misères dignes d'intérêt. Les preuves en étaient si nombreuses, si fréquentes, qu'elles étaient dans toutes les mémoires, et les journaux rappelaient que, récemment encore, il venait d'en donner un nouveau témoignage, en retardant jusqu'à la fin de juin son voyage à Lyon, annoncé d'abord pour une date plus rapprochée, afin de « contribuer, par la magie de son talent et de son nom, à rendre fructueuse une soirée donnée à Paris, au bénéfice de la veuve du compositeur Berton, mort le 22 avril précédent » (*Rhône* du 12 juillet). Le geste magnifique de grand seigneur, avec lequel il abandonna aux pauvres le cachet de plus de 1,600 francs, qui représentait sa part dans le concert du 12 juillet, porta à son comble l'exaltation des sentiments de toute nature qu'il avait inspirés aux Lyonnais, et on décida de lui offrir, avant son départ, un grand banquet par souscription, qui serait l'affirmation, l'expression solennelle et publique de la reconnaissance de la ville entière à son égard.

Il paraît, à en croire le *Moniteur Judiciaire* (20 juillet), que le formalisme excessif de la commission chargée de l'organisation de cette fête, contribua à lui enlever un peu de sa signification et de son ampleur ; qu'en s'attribuant le droit de réglementer le banquet à sa guise, elle mécon-

tenta un grand nombre d'amateurs, qui s'abstinrent de souscrire, « que la plupart des artistes méritant la qualification de notabilités, s'y firent remarquer par leur absence et qu'à part quelques instrumentistes de mérite, l'art musical y compta fort peu de représentants. » C'est ainsi que M. Duffeyte, premier ténor du Grand-Théâtre, qui était poète à ses heures et qui avait préparé une ode destinée à être lue au cours de cette soirée, ne parvint pas lui-même « à trouver grâce devant l'exclusion prononcée par la commission », mesure que le *Moniteur Judiciaire* commentait, en ajoutant : « Ceci est de la haute diplomatie lyonnaise, dont les motifs échappent à notre sagacité. »

En dépit toutefois de la sélection rigoureuse que la commission s'était crue autorisée à opérer parmi les convives, la fête n'en revêtit pas moins le caractère et les proportions d'une manifestation grandiose. Le banquet, qui eut lieu le mardi 16 juillet, dans les salons de l'hôtel de Provence, place de la Charité, réunit « plus de quatre-vingts personnes, artistes, médecins, avocats, littérateurs, négociants » (*Censeur* du 19 juillet), et « la gaîté, la bonne humeur qui y régnèrent » dit la *Clochette* (21 juillet) à qui j'emprunte ces détails, en firent « une des plus remarquables soirées qu'ait vues depuis longtemps notre ville ». Chacun des assistants avait trouvé, sous sa serviette, un moulage en plâtre de la grande médaille de Bovy, à l'effigie de Liszt. Au milieu de la salle, brillamment éclairée et décorée de fleurs, se dressait le buste colossal de l'illustre pianiste, improvisé, en deux jours, d'après le même modèle, par le sculpteur Baume, professeur à l'école de la Martinière. A la fin du repas, au cours duquel « la musique du 7e régiment de ligne fit entendre les airs de nos meilleurs opéras », M. Alphonse Dupasquier, dont le

nom (1), au cours de cette étude, s'est plusieurs fois déjà retrouvé sous ma plume, se leva et prononça les paroles suivantes :

« A Liszt, deux fois bienfaiteur des pauvres de Lyon ! à l'artiste généreux qui fait un si noble usage des dons du génie dont Dieu s'est plu à le parer ! Partout où il passe, partout où il répand les trésors de son talent incomparable, les émanations de son âme ardente, l'indigence est secourue, l'infortune trouve un appui, le malheur est adouci ou consolé ! La même main qui traduit si admirablement la pensée des grands maîtres dans tout ce qu'elle a d'élégant, de passionné, de mélancolique, de religieux ou de sublime, vient en aide à la veuve de Berton, élève le monument qui manquait à la cendre de Beethoven, de Beethoven, qui se réjouit dans sa tombe, avec Weber et avec Schubert, d'avoir trouvé un aussi digne interprète. Honneur à Liszt ! Son séjour parmi nous aura été bien court, trop court pour nous abreuver assez de ces joies du Ciel, qu'il nous est rarement donné de connaître ; mais le souvenir de sa générosité inépuisable, de sa bonté si affectueuse, de sa bienveillance si affable, vivra dans nos cœurs comme celui de son esprit fin et ingénieux, de son génie puissant, original et de sa noble intelligence vivra dans notre pensée. A l'artiste, toute notre admiration ! A l'homme, toutes nos sympathies ! »

D'autres toasts furent portés, par un jeune avocat, que les comptes rendus ne nous font pas connaître de façon plus précise ; par Georges Hainl, en sa double qualité de chef d'orchestre du Grand-Théâtre et du *Cercle Musical*, et chacune de ces allocutions fut accompagnée d'une cérémonie en l'honneur du héros de la fête. Après la première, le buste de Liszt fut « couronné de lauriers et de fleurs, aux acclamations des convives ». Après la seconde, un voile vert qui recouvrait un tableau placé au fond de la salle fut enlevé et laissa apparaître « un portrait de Liszt, en fac-similé de médaillon de bronze, dû à l'habile pinceau

(1) M. Alphonse Dupasquier, dont le nom reste étroitement lié à l'histoire de la fondation de la Martinière, fut un des premiers et des plus éminents professeurs de cette école.

de M. Bonnefond, directeur de l'École des Beaux-Arts, et entouré d'une couronne de lauriers et de fleurs remarquablement peinte par M. Thierriat, professeur à l'École des Beaux-Arts et directeur du Musée ». Après la troisième, « on remit à l'illustre artiste une boîte qui lui était adressée par une réunion de dames, et qui contenait une couronne d'or très habilement ciselée ». Puis, MM. R. et D. chantèrent à son intention une cantate, qu'ils devaient répéter, le lendemain encore, au *Cercle Musical*. Enfin lecture fut donnée de l'ode composée par M. Duffeyte, que l'auteur, pour les raisons que j'ai exposées tout à l'heure, n'avait pas été admis à venir réciter lui-même, et qui était ainsi conçue :

Quand sa rapide main, comme un oiseau de flamme,
S'élance, court et vole, éblouissant nos yeux,
Lorsqu'en brûlants transports il épanche son âme,
N'est-il pas inspiré par le souffle des cieux ?

Doux comme un chant d'amour, forts comme un choc d'armures,
Ses sublimes accords électrisent le cœur ;
A ces mâles accents, à ces tendres murmures,
On croit vivre et penser dans un monde meilleur.

C'est que ses chants, à lui, forment une épopée,
Dieu, liberté, patrie, amour, tout lui sourit,
Tout anime à la fois sa verve et sa pensée ;
C'est le livre du cœur à chaque phrase écrit.

Virtuose inspiré, noble enfant du génie,
Il semble avoir ravi les célestes secrets ;
Il puise à pleines mains dans ces flots d'harmonie
Où les élus de Dieu s'abreuvent à longs traits.

Tout un monde nouveau d'art et de poésie
Sous ses doigts créateurs semble naître et grandir,
L'Europe le comprend, l'Europe s'extasie,
Heureuse de l'aimer, fière de l'applaudir.

Quand la foule idolâtre, à tes accords magiques,
Se lève et bat des mains, artiste au cœur de feu,
Quand tu jettes au vent tes notes électriques
Sur ton front rayonnant passe la main de Dieu.

Le texte de la réponse que fit Liszt à ces félicitations et à ces hommages, si variés dans leur expression, ne nous a malheureusement pas été conservé. Il évoqua le souvenir de Nourrit, avec qui, sept ans auparavant, il s'était fait entendre des Lyonnais, et dont la mort tragique, survenue deux ans plus tard, avait suscité des regrets qui n'étaient point encore apaisés ; il célébra ensuite « l'union des arts et du commerce, qui lui inspira les idées les plus larges et les plus généreuses » ; et ses paroles, empreintes « de la plus vive et de la plus douce émotion », pleines à la fois « d'esprit et d'à-propos », électrisèrent l'assemblée « qui les accueillit avec le plus chaleureux enthousiasme ».

Deux jours après cette soirée, où il avait assisté, en quelque sorte, à sa propre apothéose, et dont on trouverait assurément peu de pareilles dans les annales artistiques de notre ville, Liszt quittait Lyon pour aller rendre visite à Lamartine, au château de Saint-Point, près de Mâcon, et pour gagner de là directement Marseille, où il était attendu. Mais l'impression qu'il avait produite dans notre ville n'était pas près de s'effacer, et les journaux s'en rendaient si bien compte, qu'ils continuaient, bien qu'il fût déjà loin, à entretenir de lui leurs lecteurs, sûrs qu'ils étaient de les intéresser par de telles informations. Sur son séjour à Saint-Point, le *Courrier de Lyon* (24 juillet), reproduisait un article du *Bien public* de Mâcon, qui narrait que Liszt, « bien qu'il n'eût nullement l'intention de se faire entendre au cours de cette rapide excursion, ayant trouvé un piano sous sa main, avait improvisé pendant la

journée presque entière, pour satisfaire son propre génie, des morceaux ravissants et plus sublimes qu'il n'en avait jamais fait entendre aux plus solennelles réunions de l'Europe ». La *Clochette*, de son côté (28 juillet) relatait les détails de son arrivée, le 23 juillet, à Marseille, où, à peine descendu à l'hôtel d'Orient, il avait reçu l'accueil d'une sérénade et les acclamations d'une foule de plus de cinq mille personnes, dans laquelle se coudoyaient les représentants des pays les plus exotiques, Grecs, Turcs, Arméniens, Arabes. Et elle signalait son passage et ses succès, dans toutes les villes où il s'arrêtait par la suite, à Toulouse, à Bordeaux, à Pau, à Bayonne, etc. (*Clochette* des 15 septembre, 23 septembre, 20 octobre).

Partout il retrouvait les mêmes ovations que chez nous ; mais il est douteux qu'il réussît à y remuer plus violemment et plus profondément les cœurs, s'il était vrai, comme le prétendait le *Journal de Lyon* (28 juillet), qu'il fallût se réjouir de son départ pour « la santé des dames lyonnaises et la tranquillité de leurs époux ». « L'impression produite par le célèbre artiste a été si grande, affirmait cette feuille, que plusieurs lionnes (ceci n'est point une plaisanterie, car on pourrait citer les noms) sont tombées grièvement malades. Les mères sont actuellement éplorées, les maris furieux ». Et le journal concluait : « Qu'on vienne encore accuser le piano d'être un instrument sans expression ! »

⚘ ⚘ ⚘

V. — 1845

« Listz est sorti de Lyon en triomphateur », disait le *Courrier de Lyon* du 25 juillet 1844, dans un article que j'ai cité plus haut. C'était en triomphateur encore qu'il avait poursuivi la grande tournée qui le ramenait à Lyon au mois de mai 1845, avant de le conduire à Bonn, où, quelques semaines plus tard, il allait inaugurer ce monument de Beethoven qu'il avait tant contribué à édifier. En Espagne, Séville, Cadix, Malaga, Gibraltar, Algésiras, Valence, Barcelone l'avaient successivement acclamé. A Cordoue il avait fait son entrée dans une voiture attelée de six chevaux blancs, escorté par une foule en délire qui l'avait reçu comme un roi. A Madrid, où il n'avait pas donné moins de quatorze concerts, la reine Isabelle lui avait remis, avec un joyau de prix, la croix de Charles III, et les artistes de la ville lui avaient offert une médaille d'or spécialement frappée pour lui, En Portugal, il avait été traité avec le même déploiement de pompes quasi officielles, accueilli par les mêmes hommages, et à Lisbonne, à l'issue des douze concerts où il s'était fait entendre, la reine en personne l'avait décoré des insignes de l'Ordre du Christ, et lui avait fait présent d'une tabatière enrichie de diamants évaluée à plus de sept mille francs. A Marseille, où il était arrivé le 21 avril, un grand banquet avait, comme l'année précédente, été organisé en son honneur, et le jour même où il en partait, un pli ministériel lui avait apporté l'annonce de sa promotion au grade de chevalier de la Légion d'honneur. Paré du prestige nouveau qu'il devait à tant de succès et à tant de flatteuses distinctions,

il se représenta devant les Lyonnais, dans un premier concert qui eut lieu le mercredi 14 mai, au Grand-Théâtre, et dont le programme comprenait : les ouvertures de *Robin des Bois* de Weber et de *Zanetta* d'Auber, par l'orchestre, sous la direction de Georges Hainl ; le deuxième acte d'*Orphée* de Gluck et les chœurs de la *Caverne*, de Lesueur, par les masses chorales du Grand-Théâtre, avec les solis chantés, dans le premier ouvrage, par le ténor Boulo, dans le second, par le baryton Barielle, tous deux pensionnaires du Grand-Théâtre; enfin, pour la part de Liszt, ses réminiscences de la *Norma*, la *Marche des pèlerins* de Berlioz, le *concerto avec orchestre* de Weber, la marche de *Dom Sébastien* de Donizetti, et les *Souvenirs d'Espagne*, une œuvre toute nouvelle, composée par lui, au cours de son dernier voyage « sur les plus brillants motifs de la musique espagnole, entre autres la jota, le fandango et la cachucha ».

L'assistance en fut brillante; mais « elle aurait pu être plus nombreuse », observa le *Censeur*, dans son compte rendu (16 mai), et le *Courrier de Lyon* constata, de son côté (19 mai), que Liszt ne retrouva pas ce jour-là « l'enthousiasme bruyant et démonstratif qu'il avait laissé à son précédent passage. » Il fut néanmoins très applaudi, non pas tant, ajoutait ce dernier journal, « dans les morceaux où il se plaît à jouer avec la difficulté, et à démontrer que l'impossible n'existe pas pour lui... que dans ceux où le charme mélodique s'allie à la science de la composition et à l'habileté de l'exécution. » Il interpréta notamment, le *concerto* de Weber « avec une perfection dont on ne saurait se faire une idée » (*Clochette* du 18 mai), et ce morceau lui valut « les plus vigoureuses ovations qui l'aient salué dans cette soirée » (*Courrier de Lyon* du 19 mai).

Le dimanche 18 mai, il se rendit à Grenoble, où il n'eut pas de peine à récolter l'ample moisson d'hommages admiratifs qu'il faisait éclore partout sous ses pas. Puis le 20 mai, il se fit entendre, une deuxième et dernière fois, au Grand-Théâtre, dans un concert organisé par le violoniste Charles Dancla, avec le concours d'une jeune cantatrice, Mlle Mondutaigny. Le programme de cette séance se composait : de l'ouverture d'*Obéron* de Weber, et d'une ouverture de la composition de Dancla, par l'orchestre ; de différents airs d'opéras, empruntés au *Fernand Cortez* de Spontini, à *Robin des Bois*, au *Torquato Tasso* de Donizetti, de celui de *Robert le Diable* « Grâce... » chantés par Mlle Mondutaigny ; d'une *fantaisie pour violon* de Dancla, par lui-même ; d'un *concerto* du même auteur, par Dancla et Cherblanc ; d'un *concerto* pour piano et violon d'Osborn et de Bériot, sur les motifs de *Guillaume Tell*, par Liszt et Dancla, et de la fantaisie sur *Robert le Diable*, qui lui avait été si souvent redemandée, par Liszt.

Ce soir-là, le public se montra aussi empressé et aussi chaleureux que jamais. La salle richement éclairée, garnie depuis le parterre jusqu'aux cintres, présentait le plus éblouissant coup d'œil, et « les galeries, les stalles et les loges étalaient les plus resplendissantes toilettes, les plus jolies figures. » Mais peut-être était-ce moins l'attrait de sa présence et l'intérêt du programme qui avaient provoqué l'affluence du public, que la particularité nouvelle et piquante par laquelle Liszt avait cherché à éveiller sa curiosité. Nous connaissons, pour y avoir maintes fois assisté ces derniers temps, le petit jeu, fort à la mode dans les cabarets artistiques de Montmartre, qui consiste, de la part de certains poètes-chansonniers, à composer instantanément quelques couplets sur des rimes fournies par les

spectateurs. Liszt offrit à ses auditeurs du 20 mai la surprise d'un exercice du même genre. Un avis porté sur les affiches les invita à remettre, à leur entrée dans la salle, une liste de thèmes notés, parmi lesquels ils seraient appelés à en désigner eux-mêmes un ou deux, et il s'engagea à en faire, séance tenante, la matière d'une improvisation. Ceux qui lui furent proposés, et dont plusieurs étaient inconnus ou inédits, « un, entre autres, sur un sujet de fugue qui n'en était pas un », n'étaient pas tous, paraît-il, également heureux, et le *Courrier de Lyon* (29 mai) prétend qu'en lisant certains d'entre eux, Liszt ne put s'empêcher de murmurer le vers de Lafontaine :

Le moindre grain de mil ferait mieux mon affaire.

Il commença néanmoins par les jouer successivement, puis il pria le public de faire son choix. On tomba d'accord sur un motif de la *Fille du Régiment,* et sur un autre du *Désert* de Félicien David, dont l'auteur était venu, deux mois auparavant, diriger en personne la première audition à Lyon, et Liszt, retourné alors à son piano, y fit, dit la *Clochette* (25 mai), « des choses inouïes, délicieuses », entremêlant l'une à l'autre les deux mélodies, brodant sur elles d'élégantes arabesques, les ornant de gammes brillantes et de charmantes fantaisies qui « électrisèrent l'assemblée et y firent éclater des tonnerres d'applaudissements et de bravos ».

Le samedi suivant, 24 mai, Liszt était à Mâcon, « où il soulevait l'admiration générale » (*Clochette* du 1er juin) et le lendemain dimanche, il prenait part, aux environs de cette ville, à un grand banquet offert par Lamartine, dans son château de Montceau, aux notabilités du pays. Le poète, qui était député de la circonscription de Mâcon,

et qui venait d'y être accueilli par les démonstrations du plus vif enthousiasme, préludait alors au rôle politique qu'il allait jouer trois ans plus tard. Le toast que lui porta Liszt, au cours de cette réunion, emprunte donc aux circonstances dans lesquelles il fut prononcé une importance et une signification qui ne sauraient être négligées, si on tient à être éclairé sur les opinions et les sentiments de son auteur, et on me permettra de le reproduire d'après le *Bien Public* de Mâcon du 29 mai :

Messieurs,

Qu'il me soit permis aujourd'hui, quoique étranger parmi vous, de porter le toast de M. de Lamartine !

Je n'essaierai point de vous parler de lui, car, pour le faire dignement, il me faudrait pouvoir lui emprunter un peu de sa grande et harmonieuse parole, qui est aussi une grande et harmonieuse musique. Et cette musique, vous le savez, Messieurs, et la France et l'Europe le savent également, n'est pas futile, passagère et sans écho comme la mienne. Non, car son rythme est incessamment marqué par les plus nobles sentiments du cœur et les plus hautes inspirations de l'intelligence.

Oh ! vous faites bien, Messieurs, d'entourer ainsi de respect, d'admiration et de sympathie votre illustre député, et pour ma part, je me sens heureux et fier d'être convié à cette table et de pouvoir lui dire au nom de tous : « Jamais nous ne vous ferons défaut ! Jamais il ne nous arrivera de méconnaître en vous la double consécration du génie et du patriotisme ! Jamais enfin nous ne dégénérerons de l'avenir providentiel que vous nous préparez et vers lequel nous vous demandons de nous guider. »

A ces paroles, dont les dernières avaient presque le caractère d'une profession de foi, Lamartine répondit en ces termes :

Messieurs,

Non ! l'illustre artiste à qui nous avons le bonheur d'offrir l'hospitalité n'est étranger nulle part ; le génie est le compatriote de toutes les intelligences et de toutes les âmes qui le sentent. Mais ce n'est pas son génie que je vous propose de saluer, c'est sa bonté, c'est sa prodigalité

de bienfaisance envers les classes souffrantes de ce peuple qu'il aime et qu'il va chercher dans ses infirmités et dans ses misères pour lui porter en secret la dîme de son talent, la dîme de sa propre vie ; car il met de sa vie dans son talent. Je lui demande pardon de révéler devant lui des actes de charité cachée qu'il voudrait dérober à tous les regards ; mais il faut quelquefois que la modestie souffre et que les vertus soient trahies, ne fût-ce que pour être imitées ! Ce toast donc à M. Liszt ! Les applaudissements le précèdent et le suivent toujours ; mais les applaudissements qu'il préfère, ce sont les bénédictions silencieuses de quelques pauvres familles soulagées mystérieusement par lui. C'est l'aumône secrète qu'il glisse dans les mains du malheur, que Dieu seul voit tomber, et qui, retentit dans le ciel comme la plus belle note de ses concerts.

Liszt ne revint pas à Lyon en quittant Mâcon. Quelques jours après, il était à Dijon, où il donnait deux concerts, le 4 juin à Gray, où il prêtait son concours à une fête au profit des pauvres, le 5 juin à Besançon, et au mois d'août, il inaugurait enfin à Bonn ce monument de Beethoven, dont la réalisation était, en grande partie, son œuvre. Quelque temps encore, il allait poursuivre les longues et incessantes pérégrinations, qui, depuis plus de vingt ans, le promenaient, en tous sens, à travers l'Europe ; puis tout à coup, à partir du moment où il eut l'occasion de connaître la princesse de Sayn-Witgenstein, il s'arrêta, et alors s'ouvrit dans sa vie cette période singulièrement brillante et féconde de Weimar, qui dura plus de douze ans, et qui, de la petite ville allemande, redevenue, comme au temps de Gœthe et de Schiller, une nouvelle Athènes, fit rayonner, avec plus d'éclat que jamais, sa gloire sur le monde. Il en avait fini, cette fois, avec l'existence nomade où il s'était complu depuis si longtemps, et notre ville ne le revit plus.

Elle ne l'oublia pas cependant, et j'ai pu constater par moi-même, chez quelques-uns des rares survivants qui ont

été les témoins de ses succès, combien était vivace encore l'impression qu'il y avait laissée. Liszt avait passé assez souvent à Lyon et il y était demeuré assez longtemps, comme je l'ai déjà dit plus haut, pour s'y être, en quelque sorte, acquis droit de cité. Aussi ne se contentait-on pas de l'admirer pour son merveilleux talent, on l'estimait et on l'aimait aussi pour ses qualités et ses vertus personnelles, et on avait pour lui des indulgences qu'on n'aurait peut-être pas eues pour un autre.

Lorsque, dans un concert, il avait terminé l'exécution d'un morceau — c'est le *Courrier de Lyon* (23 mai 1845), qui nous a conservé ce détail — il ne se retirait pas dans les coulisses, suivant la coutume ordinaire. « S'il descend de son piédestal, précisait le journal en question, c'est pour se mêler à l'auditoire lui-même. On le croit encore au piano, qu'il est au milieu des assistants, jetant à l'un une parole, à l'autre une poignée de main, à l'autre un regard, un sourire. » Et on ne tolérait pas seulement, comme un trait d'originalité inoffensif et piquant, cette aimable familiarité, on lui en savait plutôt gré, parce qu'elle rapprochait les distances, établissait une communication plus étroite avec lui, et donnait à ses rapports avec le public un certain caractère de cordialité, presque d'intimité, dont on ne pouvait que se sentir flatté.

Il était du reste toujours si plein de tact, si attentif et si prévenant ! Mme Probst me pardonnera de m'autoriser encore d'elle pour en citer des exemples. Mais elle m'a fait un accueil si gracieux et si charmant, elle a mis tant de complaisance à m'ouvrir les trésors de son inépuisable et impeccable mémoire et j'ai pris tant de plaisir à ses alertes et intéressants récits de ces choses lointaines, qu'elle m'excusera d'abuser de ses confidences avec un peu d'in-

discrétion. Elle était, je l'ai dit, la fille de M. Peschier, l'un des deux associés de la maison d'édition de musique à laquelle Liszt confiait le soin d'organiser ses concerts. Quand il se trouvait de passage à Lyon, il n'était presque pas de jour où il ne leur rendît visite, et il était naturel qu'ayant eu l'occasion de la voir chez eux, il lui témoignât d'égards particuliers. Un soir, il acheta pour elle tout l'éventaire d'un petit marchand de statuettes italien, qui était venu proposer sa marchandise dans un café de la place des Terreaux, où il lui arrivait quelquefois de se rendre, et elle eut la surprise de voir débarquer chez elle tout cet assortiment de figurines hétéroclites, où voisinaient, à côté de Jeanne d'Arc et du beau Dunois, les plus illustres personnages de l'histoire. Une autre fois, à la fin d'un concert, il vint lui offrir son bras pour la reconduire à la sortie de la salle : « J'avais alors seize ans, me dit-elle », en me contant cette anecdote, « et j'étais très fière de cette marque de distinction; ce jour-là, je fis bien des envieuses ». Enfin, quand il quitta notre ville, il lui remit une bague ornée d'une fleur en brillants qu'elle garde comme une relique précieuse.

C'est par de tels traits qu'après avoir conquis l'admiration unanime par son prodigieux talent, Liszt savait gagner des sympathies qui lui restaient fidèles. J'en aurais pu, sans doute, recueillir d'autres, en plus grand nombre, auprès de ceux des contemporains de ses derniers voyages qui survivent encore dans notre ville. Il m'a semblé qu'il suffisait de ceux-là pour achever de fixer une physionomie qui, à tous égards, a été si attachante (1). Liszt eût mérité

(1) Le portrait de Liszt par Layraud, dont la reproduction illustre cette étude, ne se rapporte pas à l'époque des différents passages à Lyon du célèbre pianiste. M. Layraud, qui avait remporté en 1863 le grand prix de Rome pour la peinture, l'a exécuté en 1870, à la Villa Médicis, à la suite d'une soirée à laquelle M. Schnetz, alors directeur de cet

que quelque grande solennité musicale vînt commémorer au milieu de nous le centenaire de sa naissance ; mais puisque cet hommage, dont il était digne et qui eût été digne de lui, ne lui a pas été rendu, ces quelques pages, où j'ai essayé de faire revivre les courtes et fugitives heures qu'il a passées à Lyon, témoignent du moins qu'il n'y a pas été tout à fait oublié. Et il était bien juste qu'en cette année où, de toutes parts, ont été célébrées des fêtes en son honneur, nous eussions un souvenir, si modeste qu'il fût, pour le grand artiste dont le nom, à cinq reprises successives, s'est glorieusement inscrit dans les annales de notre histoire musicale.



établissement, avait invité Gounod et Liszt, tous deux en résidence à Rome, et où Liszt avait, comme de coutume, émerveillé ses auditeurs. L'esquisse en avait été faite, séance tenante, d'après la pose où Liszt y est représenté, et celui-ci, à qui le croquis en avait été soumis, en avait été tellement satisfait, qu'il avait consenti à accorder ensuite quelques séances à son auteur pour un portrait en pied. Ce portrait, qui a figuré au Salon de Paris, puis, en 1876, à l'Exposition des portraits du siècle, appartient aujourd'hui au musée de la ville de Valenciennes, où M. Layraud dirige l'école des Beaux-Arts.

16590 — Imprimeries Réunies, 8, rue Rachais, Lyon.

